**Colloque « L’imperfection littéraire et artistique. Antiquité –XVIe s. » : argumentaire**

Ce colloque international se veut résolument transhistorique (Antiquité-XVIe s., Dijon, mars 2018 ; XVIe-XXIe s., Rouen, mars 2019) et transdisciplinaire (il concernera la littérature, mais aussi l’histoire de l’art, la philosophie, la bande dessinée, le cinéma…). Il veut interroger le concept d’« imperfection » et ses connotations, en se fondant sur une classification de base : au fil du temps et selon les domaines, l’imperfection a-t-elle été sentie comme dirimante ? rédhibitoire ? pénalisante ? acceptable ? voire valorisante ? Cette classification a-t-elle évolué selon les époques et est-elle différente selon les champs disciplinaires ?

Du latin *imperfectus*, « non achevé, incomplet », l’imperfection est d’abord sentie comme un manque. De Cicéron, déclarant qu’il faut donner à tout ce qu’on dit « le degré de perfection qu’il comporte » à Mallarmé ou Valéry, considérant un texte comme toujours perfectible (Valéry parlait du « martyr de l’idée parfaite »), en passant par ceux qui ont voulu détruire une œuvre qu’ils ne jugeaient pas digne d’être publiée (Virgile, Kafka), nombreux sont les auteurs qui ont visé une perfection difficilement accessible. Il en est de même de tout un champ artistique, depuis l’invention du fameux « nombre d’or ». Pour les moralistes, pour les hommes de religion, la nature humaine est hélas nécessairement imparfaite (« il semble que la nature (…) nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connaître nos imperfections » disait La Rochefoucauld) : mais avec des efforts, voire par la contrainte, cette nature doit s’améliorer : peut-elle alors tendre vers la perfection ?

L’imperfection peut aussi être considérée comme faisant intrinsèquement partie de l’œuvre d’art : c’est Callimaque évoquant le « fleuve boueux » de l’épopée ; c’est Horace reconnaissant que, parfois, « le bon Homère s’endort » (*Art poétique*) : en ce sens, l’imperfection semble devoir être tolérée, supportée, apparaître en quelque sorte la rançon du

génie. Le chef d’œuvre inconnu de Balzac peut montrer le danger qu’il y a à ne pas accepter cette idée. Pareillement, pour Bergson, l’imperfection est « la rançon de l’intelligence » (*Les deux sources de la morale et de la religion*).

Mais on peut aller plus loin et envisager un déplacement du jugement : l’imperfection n’est plus alors à combattre ; elle devient une qualité. Chr. Boltanski oppose Mondrian, pourtant meilleur peintre à Hopper, qu’il préfère (interview dans *Les Inrocks*, 1996). Dès l’Antiquité, Ovide disait que l’élégie « boiteuse » avait du charme comme une jolie femme qui loucherait ; voir la relecture de Dom Juan par Brassens : « Cette fille est trop vilaine, il me la faut ». L’histoire de l’art évolue vers un désamour des formes parfaites parce que trop canoniques, jugées trop prescriptives. La littérature (Céline) tend à rapprocher son écriture d’une langue parlée aux antipodes des règles du classicisme.

Ce sont ces pistes, et bien d’autres sans doute, que ce colloque entend explorer, au cours de cinq journées (deux fois deux jours et demi), d’abord à Dijon (mars 2018) puis à Rouen

(mars 2019).